

Guy de Maupassant

Source: Babelio

Né à : Tourville-sur-Arques , le 05/08/1850

Mort à : Passy, le 06/07/1893



Henry-René-Albert-Guy de Maupassant est un écrivain français.

Il passe une enfance heureuse à Étretat, au bord du littoral normand et reçoit son instruction d'un abbé et de sa mère, qui possède une vaste culture littéraire. Les parents de Guy déménagent souvent. Il passe donc le reste de son temps entre le port et la campagne, où il se lie avec les pêcheurs et les paysans des environs qui lui inspireront plus tard plusieurs personnages.

Il intègre le lycée de Rouen en 1868. Il commence à écrire ses premiers sonnets à l'âge de 13 ans.

A la sortie du lycée, Maupassant est mobilisé pour la guerre de 1870 contre la Prusse. Il sert dans l'intendance à Rouen jusqu'à la débâcle de 1871.

Il travaille ensuite à Paris comme fonctionnaire au Ministère de la Marine pendant près de dix ans, puis au Ministère de l'Instruction publique. Il se consacre pleinement à l'écriture en 1880. C'est cette même année qu'il reçoit la reconnaissance du public. Il est introduit dans les milieux littéraires par Flaubert qui le considère comme son fils spirituel.

Dans les dernières années de sa vie, Maupassant est atteint de troubles nerveux dus à la syphilis. Son aversion progressive pour la société, qui croît à mesure que sa paranoïa augmente, le conduit à vivre reclus. Dépressif, physiquement diminué et sombrant peu à peu dans la folie, il décède à l'âge de 43 ans.

Guy de Maupassant a marqué la littérature française par ses six romans, dont *Une vie* (1883), *Bel-Ami* (1885), *Pierre et Jean* (1887-1888, avec sa célèbre préface dans laquelle il expose sa vision du roman naturaliste et critique le genre de l'étude psychologique, et surtout par ses nouvelles (parfois intitulées contes) comme *Boule de suif*, qui l'a fait connaître, les *Contes de la bécasse* (1883) ou *Le Horla* (1887).

Ses œuvres retiennent l'attention par leur force réaliste, la présence importante du fantastique et par le pessimisme qui s'en dégage le plus souvent, mais aussi par la maîtrise stylistique.

Maupassant et son mal, Chapitre VIII, in *Le conte fantastique en France, de Nodier à Maupassant*.
« *Ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal inconnu, germant dans le sang et dans la chair* », *Le Horla*.

Disciple de Schopenhauer et de Flaubert, il est marqué par le pessimisme.

14 juillet. - Fête de la République. Je me suis promené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bête d'être joyeux, à date fixe, par décret du gouvernement. Le peuple est un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient et tantôt féroce révolté. On lui dit : " Amuse-toi. " Il s'amuse. On lui dit : " Va te battre avec le voisin. " Il va se battre. On lui dit : " Vote pour l'Empereur. " Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : " Vote pour la République. " Et il vote pour la République.

Ceux qui le dirigent sont aussi sots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des principes, lesquels ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu'ils sont des principes, c'est-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien, puisque la lumière est une illusion, puisque le bruit est une illusion.(*Le Horla*)

Parmi les antérieures à *Boule de Suif*, deux se déroulent dans une atmosphère fantastique, voire macabre et morbide: *La Main d'écorché* (devenu *La Main* dans *Les Contes du jour et de la nuit*) et *En canot* (qui deviendra **Sur l'eau* dans le recueil *La Maison Tellier*).

Le point de vue de Roger Caillois, pour qui le fantastique est d'abord un *jeu* avec la peur, se trouve illustré dans les deux nouvelles précédentes et dans celles qui suivront: *La Peur* (1882), *Apparition* (publié en avril 1883) *Lui ?* (Juillet 1883) *Qui sait ? Un fou ?*

La forme interrogative des titres confronte d'emblée le lecteur au doute, à l'inexplicable.

Mais rien à voir avec la peur que veulent distiller les romans gothiques (châteaux en ruines, souterrains hantés etc.), il s'agit d'un « *spasme affreux de la pensée et du coeur* » qui s'exerce « *dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues* » .

Citations:

- Lui? « *J'ai peur des murs, des meubles, des objets familiers, qui s'animent pour moi, d'une sorte de vie animale, j'ai peur surtout du trouble horrible de ma pensée, de ma raison qui m'échappe, brouillée, dispersée par une mystérieuse et invincible angoisse* ».

Il y a ici adéquation avec l'analyse de P.G. Castex, selon laquelle le fantastique serait lié « *aux états morbides de la conscience qui, dans les phénomènes du cauchemar ou du délire, projette devant elle des images de ses angoisses et de ses terreurs* »

Chez Maupassant, la répulsion envers les états morbides qu'il décrit coexiste avec un sentiment de fascination, « *Les fous m'attirent* » est-il écrit dans *Madame Hermet*.

Un des personnages de la deuxième version de *La Peur* déclare « *J'appartiens à la vieille race naïve, qui aime à croire, à ne pas chercher, à ne pas savoir* ».

Tous ces récits semblent avoir concouru à l'élaboration de son récit le plus célèbre, *Le Horla*, dont deux versions ont été publiées. L'une en 1886 encadre le discours du malade par les commentaires de ses auditeurs, des aliénistes, la conclusion du médecin laisse planer le doute.

<https://www.youtube.com/watch?v=R4-3Svbk2MM>

Texte intégral ici:

<http://athena.unige.ch/athena/selva/maupassant/textes/horla.html>

L'autre (1887), la plus célèbre, prend la forme d'un journal intime, tenu du 8 mai au 10 septembre

qui présente l'intrusion croissante du fantastique au fil des pages.

8 mai. – Quelle journée admirable! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent.

À gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin!

Vers onze heures, un long convoi de navires, traînés par un remorqueur, gros comme une mouche, et qui râlait de peine en vomissant une fumée épaisse, défila devant ma grille.

Après deux goélettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mâts brésilien, tout blanc, admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir.

12 mai. – J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me sens souffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse ? On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaieté, avec des envies de chanter dans la gorge. – Pourquoi ? – Je descends le long de l'eau ; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. – Pourquoi? – Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui,

passant par mes yeux, a troublé ma pensée? Sait-on? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables? (...)Deux jours se passent, sa nervosité augmente, et malgré les soins de son médecin, il se sent oppressé, rêve qu'on l'étouffe dans son sommeil en pesant sur sa poitrine.(CF. Fussli)

Juin: son état ne s'améliore pas, il décide de voyager pour se changer les idées.

Juillet: il relate dans son journal sa visite au Mont-Saint-Michel.

2 juillet. — Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai visité le mont Saint-Michel que je ne connaissais pas. [...]

Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu, des légendes, toujours des légendes. [...]

Je dis au moine : « Y croyez-vous ? »

Il murmura : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne les connaîtrions-nous point depuis longtemps; comment ne les auriez-vous pas vus, vous? Comment ne les aurais-je pas vus, moi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons la cent millième partie de ce qui existe? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, — l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir? Il existe, pourtant.

Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou peut-être un sot. Je ne l'aurais pu affirmer au juste; mais je me tus. Ce qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.

Les phénomènes inexplicables se multiplient: une carafe d'eau, pleine sur sa table de nuit, se trouve vide au matin, il tente quelques expériences qui montrent que seuls l'eau et le lait disparaissent. Serait-il somnambule ? Il part pour Paris, assiste à une séance d'hypnotisme qui le trouble.

Août:

Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers...dans l'allée des rosiers d'automne qui commencent à fleurir. Comme je m'arrêtais à regarder un géant des batailles, qui portait trois fleurs magnifiques, je vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige d'une de ces roses se plier, comme si une main invisible l'eût cueillie ! Puis la fleur s'éleva, suivant la courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux.-

Deviendrait-il fou? Le lendemain, à Rouen il emprunte un livre sur les phénomènes surnaturels,

mais sa volonté lui échappe. De retour chez lui, il voit les pages d'un livre se tourner toutes seules, veut saisir l'être qui s'enfuit, et qu'il veut tuer. La lecture d'un article scientifique relatant une « épidémie de folie » sévissant au Brésil le convainc de la réalité de cet être qu'il nomme « le Horla ». Le soir même, il tente de l'attraper, se retrouve face à son miroir qui ne lui renvoie plus son image. Le lendemain, il fait poser des volets de fer à la fenêtre de sa chambre.

-10 septembre: dernière page du journal

Le narrateur a enfermé le Horla dans sa chambre et a mis le feu à la maison. Tout à son projet, il avait oublié que ses domestiques y dormaient aussi. La seule chose qui le préoccupe, pourtant, est de savoir si le Horla est bien mort. Mais est-il mort ? Et dans ce cas, que faire, sinon se tuer ?

Thème du double- L'autoscopie dans la vie de Maupassant-

Freud explique que les « primitifs », surpris par la vie qu'ils menaient en rêve, attribuaient celle-ci à l'activité d'un *alter ego* intime qui garantissait leur survie. Dans *l'Inquiétante étrangeté*, Freud rappelle les études d'Otto Rank (*Der Doppelgänger*, Imago III, 1914) portant sur les rapports qu'entretient le double avec l'image dans les miroirs et avec l'ombre, les génies tutélaires, les doctrines relatives à l'âme, la crainte de la mort. Il parle de sa propre expérience, dans un compartiment de wagons-lits: à la suite d'un cahot, la porte du cabinet de toilette voisin s'ouvre, et, apparition déplaisante, un homme âgé, en robe de chambre entre chez lui. Or, il s'agissait de son propre reflet « *étrangement inquiétant* ».

Lire aussi : *William Wilson*, Edgar Poe, *Le Double*, Dostoïevski.

Prolongements: le fantastique belge .

Avoir peur avec Thomas Owen (1910-2002)- *La cave aux crapauds*, *Cérémonial nocturne*, *La Truie*, *Les maisons suspectes*, *Le rat Kavar*

et avec Jean Ray(1887-1964)- *Contes du Whisky*, *Malpertuis*, *La cité de l'indicible peur*, *les derniers contes de Canterbury*, *Le livre des fantômes*.